

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE DUC DE KANDOS

TROISIÈME PARTIE — LE FRATRICIDE

IX — LE JOURNAL DE JEANNE

« J'aurais voulu rencontrer un de ces hommes irrésistibles...

« Nous aurions bien vu si je ne lui résistais pas !

« Hélas ! Il n'eût pas même fait attention à moi.

« Est-ce que cette petite orpheline, humble, toujours vêtue de noir, enfermée dans des robes trop étroites, toute barbouillée de grammaire, d'arithmétique et de chronologie des rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis XVI lui aurait inspiré autre chose que du dédain ?

« Il ne m'aurait pas même regardée...

« Cependant, je suis jolie aussi... moi... et j'ai un cœur et de la volonté !

« Moins jolie que celle qu'il a épousée...

« On dit que c'est un miracle de beauté... une créole, une petite saltimbanque !

« Je la vois d'ici !

« Une blonde doit paraître bien fade à côté de ces brunes aux yeux de velours.

« C'est une mauvaise femme ! Elle ne l'a pas aimé. Elle le trompait ! Elle l'a quitté, s'est enfuie avec un autre. Lui, il l'adorait.

« Ah ! il n'a pas eu de bonheur !

« Si elle l'avait aimé, elle l'eût ramené au bien.

« On dit qu'il a été lâche avec elle, qu'il lui pardonnait tout ! Il me semble que c'est en cela que consista l'amour.

« Peut-on aimer et rester maître de soi ? Peut-on aimer et condamner celui ou celle qu'on aime ?

« Qu'est-ce qui distinguerait donc l'amour des autres sentiments ?

« Qui aime bien, châtie bien ! dit un proverbe.

« Ça peut être vrai du père au fils.

« Et encore ?

« Mais, de la femme au mari, du mari à la femme ?

« Non ! Je ne le crois pas... à moins que le mépris...

« Mais, si on méprise, on n'aime plus !

« Eh bien, oui, si j'avais été sa femme, au lieu de cette Mariquita, j'en aurais fait un homme heureux et bon.

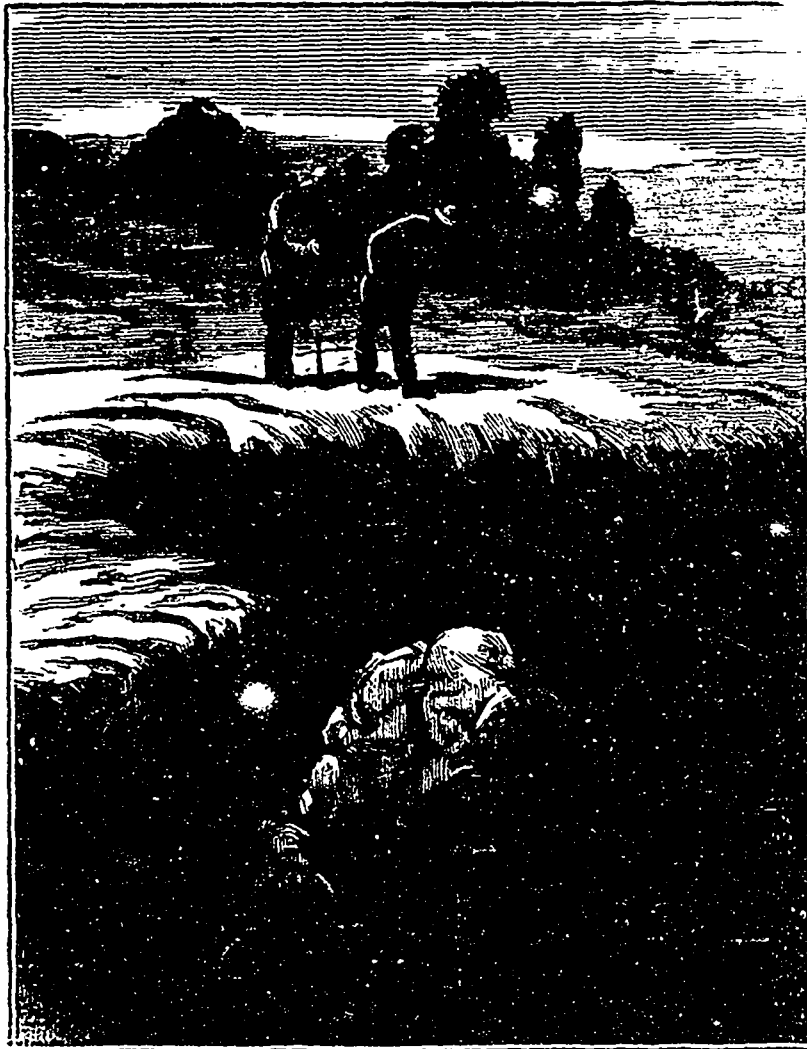
« Il avait beaucoup péché... Une femme aimante et dévouée, qui aurait enguirlandé de roses les devoirs souvent pénibles de la vie, l'eût réconcilié avec ses devoirs, l'eût ramené à la sagesse riante et douce. Ce qu'il lui fallait, c'est ce qui avait manqué à son enfance : la chaleur du cœur et la tendresse féminine.

« Quelle belle chose, sauver un homme, le relever, le faire heureux !

« Il l'a aimé...

« L'aime-t-il encore ?... Voyons, Jeanne, tu n'es plus une petite fille. Tu marches sur tes vingt-cinq ans. Tu es majeure et la vie solitaire que tu as menée t'a appris à lire dans ton cœur et à ne pas reculer devant la vérité.

« Sois donc franche avec toi-même. Tu me sembles bien romanesque depuis quelques mois.



Au bord même du sentier s'ouvrait un trou béant, irrégulier, et qui paraissait profond.

« Pourquoi rêves-tu sans cesse à cet absent, que tu n'as jamais vu, que tu ne verras jamais ?

« Est-ce le besoin de philosopher ?

« Tu n'es pas si philosophe que ça, ma chère enfant. Et il y a plus d'imagination que de raison dans tout ce bavardage que tu couches par écrit, comme s'il en valait la peine.

« Pourquoi penses-tu à lui ?

« Pourquoi t'intéresses-tu tant à cette existence étrangère ?

« Pourquoi, lorsqu'on t'a parlé de la Mariquita et de sa beauté, as-tu été triste pendant plusieurs jours ?...

« Pourquoi t'es-tu livrée, pour la première fois de ta vie, à des recherches de coquetterie, soignant tes cheveux blonds, y mettant des rubans, changeant la forme de tes robes ?...

« A qui veux-tu donc plaire ?

« A toi ?

« C'est fait depuis longtemps.

« A Annette ?

« C'est une petite fille qui t'a dit cent fois que tu étais jolie et que tu avais les plus beaux yeux du monde, après les siens, toutefois, qui sont admirables !

« Sa conquête n'est donc pas à faire.

« Au duo ?

« Il est aveugle !

« Aux paysans d'alentour ?

« Ils n'y voient goutte, les pauvres gens, et sont bien plus sensible au poli lustré de leurs boucs qu'aux boucles de ta coiffure et à tous tes raffinements, qui ne s'adressent pas à eux, d'ailleurs...

« Mais à qui ?— A qui donc ?

« Jeanne, tu n'es qu'une sottise !

« Te voilà en rivalité réglée avec une femme que tu ne connais point, pour un homme, que tu ne verras pas.

« Et, si tu le voyais... il est marié...

« Et tu es honnête fille !

« D'abord, il est beaucoup plus âgé que toi. Il a, au moins, quarante ans !

« Ah ! je suis absurde, insensée !

« Je me souffletterais volontiers !

« Eh bien, oui ! Je l'aime !

ü

« On n'a jamais rien vu de pareil !

« Je l'aime, parce qu'il a été malheureux, parce qu'il l'est encore.

« Je l'aime, parce que personne ne semble l'avoir aimé, comme il eût fallu l'aimer !

« Je l'aime, parce qu'il a commis des fautes, parce que je le sens faible et perdu, et que je l'eusse rendu fort.

« Je l'aime, parce que j'eusse arraché les épines du chemin où il a laissé beaucoup de sa chair, et dit-on, même un peu de son honneur.

« Je l'aime, parce qu'il en aime une autre ; parce qu'il est marié ; parce qu'il ne me connaît pas plus que je le connais ; parce que tout nous sépare ; parce qu'il est l'impossible.

« Je l'aime, parce que je l'aime !

« Cet aveu m'a soulagée.

« Je préfère voir clair en moi-même.

« Maintenant, ma pauvre Jeanne, tu sais ta maladie, et tu apprends à te connaître !

« Eh bien ! mademoiselle, vous ne ressemblez guère à la femme fort, raisonnable, que vous croyiez être !

« Je me sens devenir humble.

« Me voilà tout simplement une fille romanesque, comme tant d'autres, plus que toutes les autres !

« Je me fais pitié, et j'ai honte.

« Honte, pourquoi ?

« Après tout, puisqu'il faut aimer, un jour ou l'autre, cet amour absurde, insensé, fait de l'ombre d'une ombre, ne convient-il pas à mon humble position dans le monde ?

« Je n'ai point de famille ; je n'ai point de dot !

« Qui eût voulu de Mlle de Léon tout sec, pour ses yeux bleus, ses cheveux blonds, et ses dents blanches ?

« Personne, à vrai dire !

« J'ai déjà vingt-cinq ans, et ce n'est pas à vingt-cinq ans que je trouverai ce que n'ont pas trouvé mes dix-huit ans !

« On m'a courtisé souvent, et j'ai bien su pourquoi... car on ne cache pas tout aux filles pauvres... On les enseigne de bonne heure.

« Je n'ai pas voulu.

« J'ai été sur le point d'aimer, plusieurs fois ; mais, quand j'ai vu celui-là, auquel mon cœur eût pu se donner, abusant de ma faiblesse et de sa force, ne rêvait que de se faire du plaisir avec ma vie et de me déshonorer pour passer quelques instants agréables, c'est de la haine et de l'indignation que j'ai ressenties.

« L'infamie de cet égoïsme butal me révoltait !

« Pourtant, un jour ou l'autre, j'aurais sans doute fini par aimer quelque être de chair et d'os... et alors...

« Non, non, mieux vaut cet amour idéal, ne reposant sur rien. Il me protégera, et j'aurai connu ce qui complète et fait la femme :

« L'amour !

« Henri, je t'aime !

« Henri, je t'aime !

« Henri, je t'aime !

« Qu'est-ce que j'apprends ? Il est veuf !

« S'il allait revenir ?

« Si le duo lui pardonnait ! C'est la Mariquita qui sépare le père et le fils. A présent, je suis sûre que le duo céderait !

« Mon devoir, c'est de ramener le fils chez le père !

« C'est un devoir sacré...

« Je le remplirai, quoi qu'il m'en coûte.

« Mais je le remplirai comme il doit être rempli, loyalement, honnêtement, sans arrière-pensée.

« Il est veuf !

« Adieu, ce cher rêve qui m'a fait vivre depuis deux ans ! Je ne dois plus m'y abandonner !

« Ce serait lâche et odieux !

« Du moment que le marquis est libre, l'honneur et la pudeur m'interdisent cette folie.

« Je suis l'obligée du duo, je suis l'amie, la seconde mère, la vraie mère d'Annette.

« Cela suffit.

« Je sais mon devoir. Je l'accomplirai. Je ne dois plus l'aimer, même en rêve. Je crois que je ne l'aime plus.

« Je n'en parlerai plus !

(Toi un intervallo de six mois.)

“ Jo l'ai vu !

“ Il est arrivé hier.

“ Jo l'ai réconcoilié, aujourd'hui, avec son père.

“ Il aime toujours la Mariquita, cela saute aux yeux.

“ Il l'aimera toujours.

“ Tant mieux !

“ Quel noble et fier visage, où l'on découvre la trace de toutes les luttres et de toutes les souffrances, c'est bien ainsi que jo me l'étais figuré.

“ Maintenant, c'est fini.

“ Jeanne, tu es chez le duc de Kandos. Le marquis est revenu. Il est libre. Il n'a plus besoin de toi. Ta fierté te soutiendra.

“ Ton roman est terminé.

“ Jo suis contente de moi.

“ J'ai été ce que jo devais être. J'ai fait ce que jo devais faire....

“ Jo suis maîtresse de moi, et jo le serai jusqu'au bout.”

X

OU M. BERRARD ENTRE EN FONCTIONS

Lorsque Louis Clermont, à minuit sonnant, rentra dans la chambre où il avait laissé Cuchillo en tête avec le « journal de Jeanne, » le faux marquis avait fini sa lecture.

Ce journal, ainsi que nous l'avons dit, racontait la vie de la jeune fille, jour par jour, depuis son arrivée chez le duc de Kandos, et nous n'en avons reproduit que quelques passages, les plus marquants, les plus décisifs de ceux où il était question de sa passion romanesque pour le fils absent de la maison.

Cette lecture avait produit un effet immense sur celui qui en était le héros, ou, du moins, qui avait pris le rôle et endossé la personnalité de l'homme aimé.

Il restait là, absorbé devant ces feuillets étalés sous ses yeux, si profondément absorbé, bien qu'il eût cessé de lire depuis quelques instants, que Louis Clermont put s'approcher de lui sans qu'il l'entendit.

— Eh bien, est-ce fait ? dit son complice, en lui posant brutalement la main sur l'épaule.

Cuchillo tressaillit et regarda son compagnon avec une sorte de stupeur, comme celui qu'on réveille en sursaut, et qui a quelque peine à reprendre possession de la réalité.

— Oui, fit-il d'une voix mal rassurée.

— Est-ce que tu dormais ?

— Non. Je rêvais.

— Tu vois que j'avais raison de te donner ça... Maintenant tu connais la demoiselle comme si tu l'avais faite, et tu sais comment il faut te conduire avec elle, pour continuer le charme que tu exeres, qui est notre meilleure protection et notre plus bel atout.

« Carajo ! tu peux te vanter de donner dans l'œil des LOUIS XV ! Quel béguin ! Moi aussi, j'ai eu mes succès dans le temps... quand j'étais jeune et que j'avais le sac. Mais toi, diable, on te relaque même BIRBE et RAFALÉ ! (Vieux et pauvre.)

— Ce n'est pas moi qu'elle aime... c'est l'autre !

— Ta ! ta ! ta ! Elle t'a vu, et c'est bien toi qui lui plaît, aujourd'hui. Mais assez causé... Donne-moi des feuillets que jo les remette en place.

— Oh ! oui, oui, qu'elle ne se doute jamais...

— Parbleu !

Le bandit s'empara des papiers, les classa soigneusement dans l'ordre où ils étaient auparavant, vérifia s'il n'y manquait rien et sortit avec précaution de l'appartement, après avoir quitté ses chaussures, pour ne point faire de bruit, au milieu du silence profond de la maison endormie.

Cette nuit-là, Cuchillo ne put fermer l'œil.

Bien des mots écrits par la Petite Fée étaient allés remuer, au fond de lui, des sentiments inconnus, ou depuis longtemps oubliés.

Cet amour, né d'une immense pitié ; cette femme qui rêvait de sauver, de ramener au bien, par la chaleur de son affection, un homme qu'elle savait malheureux et coupable ; ce mélange d'audace et de pudeur, d'imagination et de raison, de candeur passionnée et de volonté fière. tout cela le remuait et jetait dans un monde moral nouveau, lui ouvrait des horizons bien différents de ceux où sa triste et mauvaise existence l'avait enfermé jusqu'à présent.

Ce qu'elle disait de Paul de Kandos ne s'appliquait-il pas à Cuchillo, avec une saisissante vérité ?

Ah ! il le sentait, s'il avait connu Jeanne, rencontré sa parolle, vingt ans plus tôt... combien sa vie eût été différente, à lui aussi, jeté dans les bas-fonds de la société par le malheur, puis dans le crime par la logique de la chute !

Il avait aimé la Mariquita ardemment, mais plus avec ses sens et sa vanité qu'avec son cœur.

Quelle différence entre ces deux femmes !

Devant cette âme ouverte, où son regard avait plongé, il sentait venir à lui comme des parfums de printemps et des fraîcheurs de source pure, dont la saveur le charma et le troublait.

C'était vrai, pourtant, qu'après l'avoir aimé en rêve, elle l'avait trouvé, en le voyant, conforme à son rêve.

— Je ne suis pas digne d'elle ! se dit-il avec un soupir.

L'aimait-il déjà ?

En tous cas, il se savait aimé ; et, neuf fois sur dix, on aime parce qu'on se sent aimé.

Le lendemain, de bonne heure, M^{lle} de Léon revint de Besançon avec Sylvain.

Elle apportait un tas d'emplettes et de petites choses destinées à embellir et à rendre plus confortable l'installation du marquis.

Elle y employa la matinée avec Annette, heureuses toutes deux, comme toutes les femmes, d'arranger, de parer quelque chose, de toucher à de jolis riens, de faire œuvre de goût et d'artiste.

Cuchillo et Louis Clermont s'étaient éloignés pour ne point gêner ces arrangements.

D'ailleurs, Cuchillo éprouvait, maintenant, un plus grand embarras que jamais, et une timidité d'autre sorte à se trouver en face de la jeune fille.

Le temps s'était radouci.

Un rayon de soleil, même, à ce moment avancé de l'automne, s'essayait à réchauffer l'atmosphère, à tenter une répétition sommaire du prochain printemps.

Les deux hommes en profitèrent pour gagner le jardin.

— Ecoute, dit le vieux bandit, en s'adressant à son compagnon, dès qu'ils furent seuls, et hors de portée de la voix ; il faut régler notre vie. J'ai l'habitude de l'existence active au grand air... d'une part, et, d'autre part, je préfère que tu restes le plus possible à la maison, auprès du vieux et des femmes... C'est ton élément. Pousse ta pointe dans ce sens, fais-toi bien venir.

« On ne soupçonne point les gens qui plaisent ; on les croit, on les défend. Donc, de ce côté, nous serons parfaitement tranquilles et garantis.

« Moi, continua-t-il, je suis trop vieux pour faire le beau, et ma tête est trop "marquée..." Oh ! je me connais bien, va ! Moins on me verra, mieux cela vaudra, surtout au commencement. Je sens que je ne suis pas sympathique aux femmes de cesans... Et il ne faut pas aller contre.

« Ainsi, puisque nous devons nous partager la besogne, à toi, l'intérieur, à moi l'extérieur. Choye le vieux, fais-toi choyer des donzelles. Reste dans les jupons et fais-y ton nid. Moi, je surveillerai l'exploitation au dehors...

—Tu as peut-être raison.

—« Bueno ! » De plus, il faut que je vois Sylvain, que je le tâte, le retourne, lui tire les vers du nez. Son regard me déplaît. Il est le seul habitant de la baraque qui m'ait connu, autrefois, qui puisse, par conséquent, me reconnaître.

—Après tout, cela ne serait pas si grave... interrompit Cuchillo avec quelque hésitation, en homme qui redoute de nouvelles complications.

« Je pourrais bien avoir retrouvé mon ancien précepteur en Amérique... N'est-ce pas arrivé, d'ailleurs ? ajouta-t-il d'un ton plus sombre. Et l'avoir ramené avec moi, converti et rendu au bien comme moi-même.

—Niais ! S'il me reconnaît il se rappellera mon nom, et mon nom veut dire : forçat échappé du bagne !

—En effet ! murmura Cuchillo, avec un frisson de terreur.

—Or, si la justice entend parler de Louis Clermont, elle le pince, et moi pincé, tu l'es !

Cuchillo était devenu très-pâle.

—Que faire, alors ? balbutia-t-il.

—Cela me regarde. Après déjeuner, je demanderai à Sylvain de me montrer la propriété, de me présenter aux fermiers... Et je saurai ce que nous avons à craindre de lui.

—Es-tu sûr ?

—Je ne suis sûr de rien... sans cela...

Il se tut.

—Quoi ? fit Cuchillo, inquiet.

Louis Clermont ricana.

—Quand j'aurai passé une heure avec le vieux paysan, seul à seul, je verrai clair.

—Et s'il t'a reconnu ? eut envie de dire Cuchillo. Que feras-tu ?

Mais il n'osa poser la question, prévoyant trop quelque réponse terrible... qu'il aimait mieux ne pas entendre et paraître ignorer.

—Ainsi, c'est convenu ! poursuivit Clermont. Après le déjeuner, tu prieras Sylvain de m'accompagner. Tu auras soin d'expliquer au vieux et aux femmes la fonction que tu me réserves toi.

—Oui, répliqua Cuchillo, profondément agité de l'idée du danger qui les menaçait peut-être ; songeant avec désespoir que la lutte n'était pas terminée, ainsi qu'il l'avait espéré, devant l'accueil de la Petite Fée et du duo de Kandos.

Un quart d'heure plus tard, la cloche les appelait au déjeuner.

Tout s'y passa bien.

Cuchillo joua son rôle avec beaucoup de bonheur et un désir plus ardent que jamais de réussir.

Il y prenait goût.

Puis, les beaux yeux de Jeanno lui donnaient la soif de rester près d'elle, de conserver son estime... son amour !

On ne renonce jamais volontier à l'amour d'une jolie femme alors même qu'on ne l'aimerait pas.

Il expliqua que Bernard avait hâte de se rendre utile et de se mettre au courant des fonctions qu'il lui avait réservées.

Cela parut tout naturel, et, à deux heures de l'après-midi, Louis Clermont sortit, accompagné de Sylvain, toujours morose et indéchiffrable, pour jeter un premier coup d'œil sur les terres qui entouraient l'habitation, et faire connaissance avec les métayers au service de la famille de Kandos.

XI

OU LOUIS CLERMONT MET LES CHOSES A POINT

En sortant de la maison, Louis Clermont et Sylvain prirent, à droite, un petit sentier creux et bordé de haies, comme il s'en trouve tant dans cette partie de la France, et qui les conduisit rapidement en rase campagne.

Le duo de Kandos était, en effet, resté un grand propriétaire terrien, s'occupant d'exploitation agricole, y apportant quelque chose de la passion, de l'âpreté du paysan, n'ayant qu'un rêve, s'arrondir, s'agrandir sans cesse.

Au lieu d'abandonner ses terres à des métayers, et de venir manger ses revenus à Paris, ou dans quelque grande ville ; ou de les vendre, pour réaliser sa fortune, et de la mobiliser, en la plaçant sur l'État et dans la grande industrie, il avait adopté la vie du gentilhomme fermier.

Ses revenus, dont il ne dépensait pas le quart, se capitalisaient, chaque année, et servaient à acheter de nouveaux biens.

De la sorte, il avait fini par devenir l'un des plus gros propriétaires du département, et la mise en valeur de ses biens, la coupe des bois, demandaient, en effet, la surveillance et l'activité d'hommes intelligents et compétents.

Sa défiance ne lui avait pas permis, jusqu'alors, de prendre quelque intendant, à qui il se serait remis de ces soins et de ses fatigues.

O'était Jeanne, aidée de Sylvain, qui, sous sa direction—désormais platonique,—depuis deux ans, se consacrait à ce labour incessant.

On lui soumettait tout ; on lui rendait compte de tout, on lui demandait ordre et conseil pour tout ; mais il sentait bien que cela ne pourrait durer ainsi, et il voyait ses revenus lentement diminuer.

L'arrivée de son fils et d'un homme capable et dévoué, tel qu'on lui désignait Bernard, pouvait donc lui être d'un grand soulagement, répondait à la nécessité même de la situation.

Olermont et Sylvain s'éloignèrent, d'abord silencieux.

Le Franco-Comtois ne paraissait nullement disposé à entamer, la conversation le premier, et Clermont ne jugeait pas que le moment fût venu.

Le bandit reconnaissait le pays, où il avait passé quelques mois, une vingtaine d'années auparavant, constatait les changements opérés, et gardait ses impressions pour lui.

Cependant, après un quart d'heure de marche, voyant qu'ils pénétraient de plus en plus dans l'intérieur des terres, et s'éloignaient de plus en plus de la grande route, il prit la parole :

—Où me conduisez-vous, d'abord, mon cher monsieur Sylvain ? demanda-t-il doucement.

—Chez le principal fermier, et le plus éloigné, répliqua Sylvain. Ce sentier nous y mène directement. C'est à lui que vous

aurez le plus souvent affaire, et c'est le plus capable, de l'avis de M. le duo.

—Croyez-vous que nous aurons le temps de tout voir, aujourd'hui ?

—Nenni ! La nuit vient de bonne heure, à cette saison, et nous sommes partis tard.

—Vous ne m'en voulez pas de vous donner cette fatigue, à votre retour de Besançon ?

—Oh ! je ne me fatigue point pour si peu.

—En effet, vous êtes alerte et vigoureux pour votre âge.

—J'ai soixante-douze ans, deux ans de plus que M. le duo.

—Vous ne les paraissez pas. Mais, si je vous cause quelque dérangement momentané, vous pourrez vous reposer ensuite, car je vous remplacerai au dehors, et vous consacrer entièrement à la personne de votre maître que vous semblez adorer.

—Je suis né sous son toit et je mange son pain depuis que je suis au monde, répliqua brusquement le paysan.

Tout en causant, ils étaient arrivés à un endroit assez sauvage.

Les terres cultivées faisaient place à des bouquets de chênes, le sol plus tourmenté se creusait et se relevait alternativement.

Tout à coup, au détour d'une colline, ils se trouvèrent en face d'une petite plaine d'aspect désolé, teinte grisâtre, sans culture, presque sans verdure.

Au bord même du sentier, s'ouvrait un trou béant, irrégulier et qui paraissait profond.

—Qu'est-ce que c'est ça ? demanda Louis Clément étonné, car il n'était jamais venu de ce côté.

—C'est le "Trou-aux-Bœufs !"

—Le "Trou-aux-Bœufs ?"

—Oui, on avait creusé ça, dans le temps, pour extraire de la pierre ; puis on y a renoncé... M. le duo prétend qu'il y a assez à faire avec la culture... Alors on a abandonné la carrière... et il est arrivé, quelque fois que des bœufs y sont tombés...

(A CONTINUER.)

Commencé le 16 Décembre 1886 — (No 364).

VARIÉTÉS

A la correctionnelle :

—Pour quel motif avez-vous frappé le plaignant à coups de botte ?

—Il m'avait traité de va-nu-pieds !

* * *

A table d'hôte, un Anglais, montrant du doigt le plat de résistance, un énorme chapon rôti à point :

—Gargon, veuillez me passer cette petite poulet.

—Je prie monsieur de vouloir bien attendre qu'il soit découpé...

—Inutile, gargon... Je le mangerai comme ça !

* * *

Le vieux Coupunliard, le célèbre grigou, cherche une chambre meublée.

—Combien celle-ci, pour huit jours ? demanda-t-il à un maître d'hôtel.

—Trente francs.

—Laissez-la moi à vingt-cinq.

—Huit jours, je ne peux pas.

—Voyons... Les jours sont si courts dans cette saison !

LES FORÇATS DE L'AMOUR

DEUXIÈME PARTIE — VENISE

III

—Justement : cette villa où je ne vais jamais, car les murailles y suintent des larmes, et il s'y est passé des histoires à faire frémir.

—Oh ! oui, ainsi qu'à Tremezina, où se trouve encore un autre palais de votre famille, celui du cardinal Durino.

—Brou !... dit en secouant la tête cette jeune folle, si vous me parlez de toutes les aventures de mes parents et des légendes du lac de Como, vous allez me faire une peur horrible ; je n'en dormirai pas de huit jours. On est très-sujet aux revenants dans la famille de mon mari.

—Ce ne sont point les aventures des autres dont nous causerons, si vous voulez bien : nous avons assez des vôtres, belle Fiorina, et, si cela ne vous fâche pas, nous ferons ensemble un petit voyage.

—Où cela ?

—A Naples.

—A Naples ! répéta-t-elle en pâlisant légèrement. Je le veux bien. Qu'y trouverons-nous ?

—Nous y trouverons une jolie barque au lever de la lune, sur le golfe ; nous y trouverons une belle jeune femme, mariée depuis un mois à peine ; nous y trouverons, à côté d'elle, un homme presque aussi jeune qu'elle, presque aussi beau qu'elle et tous les deux mollement couchés sur des coussins de soie, se parlant doucement d'un amour partagé, d'un amour heureux, d'un mari... trompé très adroitement, d'une mère abusée.

—Mon cher masque, cela se rencontre vingt-cinq fois par jour sur le golfe de Naples et sur tous les golfes du monde, voire même sur les lagunes de Venise, ainsi qu'il vous est facile de vous en convaincre par vous-même.

—Vous trouvez ? Attendons la suite, vous changerez d'avis tout à l'heure.

—Désirez-vous que je vous demande la fin de cette histoire, ou la direz-vous bientôt ?

—Je vous la raconterai tout entière et vous verrez qu'elle vous intéressera vivement.

—Le nom des personnages ?

—Non, ce ne sera pas la fin ; posons-les d'abord ; ils sont étendus dans cette barque, conduits par deux rancurs qui chautent une barcarole vénitienne comme s'ils étaient sur le Canal Grande ou près de la Piazzetta.

—Voilà qui commence à devenir particulier.

La marchesa sembla se troubler légèrement.

—Oui, cela est particulier, car la belle dame n'était point Napolitaine, elle était Milanaise ; car le cavalier n'était point Italien, il était Français.

—Ah ! il était Français ? ces Français se glissent partout.

Malgré ses efforts pour tenir bonne contenance, madame Bressa n'était plus aussi sûre d'elle-même.

—Il se croyait pieusement le premier amant d'une femme de seize ans, mariée depuis un mois, il lui avait voué toute sa vie ; il se serait fait tuer plutôt que de commettre la moindre indiscretion, plutôt que de lui faire une infidélité : c'était enfin un de ces niais qui, plus tard, se vengent de l'avoir tant été.

—Il est probable que celui-ci se sera vengé à son tour.

Madame Dandolo, depuis quelque instants, écoutait avec une attention qu'elle n'avait pas prôtée au commencement. Le héros était Français, et un pressentiment lui disait qu'elle devait le connaître, ou du moins qu'elle en avait entendu parler autrefois.

Les inflexions de la voix de cet homme lui rappelaient d'ailleurs des souvenirs confus : elle l'avait déjà entendu, sans pouvoir se souvenir dans quel lieu. Il avait soin de la contrefaire, et ce n'était seulement que par éclairs qu'elle saisissait ces nuances fugitives.

Elle écouta donc avec plus d'attention.

—Après la promenade, reprit-il, les deux jeunes gens se firent reconduire vers une villa délicieuse, à Castellamare. Ils descendirent mystérieusement, se tenant enlacés : la belle signora était tendre et riense comme un enfant innocent, comme une naïve ragazza. Sa voix, douce et sympathique, avait une expression douce et caressante, qui enivrait l'oreille et le cœur.

—Mon bien aimé, disait-elle, je n'ai aimé que toi depuis que j'existe, je ne saurais aimer que toi. Quand mon mari sera de retour, si nous ne pouvons vous voir autant que nous nous voyons, eh bien !... il faudra prendre le moyen de nous voir malgré tout, de nous voir toujours !

—Ces paroles étaient douces, n'est-ce pas ? elles n'indiquaient à l'amant insensé qu'un projet d'amour, qu'un désir de réunion envers et contre tous les obstacles ? Il ne conçut ni craintes, ni soupçons : il écouta cette musique d'une voix aimée et se laissa bercer par ces chimères.

—Votre histoire est parfaitement ennuyeuse, mon cher masqué. Adieu, allez conter le reste ailleurs.

—Non pas, chère marquise, interrompit madame Dandolo, j'en voudrais le dénouement.

—Oh ! vous l'aurez, belle Amaranthe, je ne suis pas ici pour autre chose. Vous ne comprenez pas, froide et calculatrice personne dont le premier mouvement est toujours un mensonge... innocent, j'en conviens, mais un joli petit mensonge à l'eau de rose, poudré à la maréchale, comme tout ce qui vient de Versailles et de la cour.

—Vous voilà bien arrangée, comtesse ! s'écria en riant la Fiorina, heureuse d'échapper ainsi à une inquisition dangereuse, en la rejetant sur sa compagne.

Un homme masqué, arrêté derrière ces dames et semblant les écouter, fit d'un pas en avant ; puis il se contenta et retourna à sa place.

Le conteur ne le vit point. Il reprit :

—Ce même soir ou plutôt cette même nuit, le mari, le mari d'un mois ! arriva. L'amant lui céda la place, et le mari trouva les mêmes transports, les mêmes serments qu'il venait de laisser derrière lui.

—Cette vie honteuse dura quelques semaines, avec des difficultés toujours croissantes, bien que le mari fût le plus débonnaire du monde. Le Français aimait passionnément et supporta tout.

—Un soir, sa maîtresse l'appela dans un jardin, dans un paradis terrestre, près de Sorrente. Il y passèrent des heures adorables, sous ce ciel de Naples où tout parle d'amour, où la vie seule est un bonheur, où le cœur et les sens doublent leur facultés pour aimer et pour sentir.

Au moment de se séparer, la sirène dit :

—Je te l'ai caché, mon ange, mais ce sont des adieux ; mon mari va m'emmener, dans une terre inaccessible, au milieu des Abruzzes, et nous ne nous reverrons plus. J'y vivrai entourée

d'espions. Je t'ai fait ces heures aussi belles que mon imagination les avait rêvées : c'étaient les dernières, j'y ai répandu tous les parfums de mon cœur. Ne les oublie jamais.

—L'amoureux se récria, conjura, supplia ; elle fut non pas inflexible, mais désespérée. Il conçut mille projets insensés, qu'elle détruisit d'un souffle ; il parla de fuite, de mort.

—Ah ! ce n'est pas nous qu'il faudrait tuer ! s'écria-t-elle emportée comme par un élan irrésistible, un homme de moins sur la terre, et nous serions parfaitement heureux !

Par un mouvement involontaire peut-être, la marchesa avait remis son masque. Elle dominait facilement son attitude et sa voix, maintenant que ses traits étaient impénétrables.

Feignant un long bâillement dissimulé sous son éventaile :

—N'y a-t-il pas ici de chaises ? demanda-t-elle à haute voix. Le récit de ce masque est tellement soporifique ! Madame, tenez-vous à entendre la fin ?

—J'y tiens, sans doute, mais si vous souffrez...

—Moi, je souffre ; et pourquoi souffrirais-je ? l'ennui ne blesse pas, il endort. Continuez, continuez, Shéhérazade on bâhute : si j'étais le sultan, on vous couperait la tête dès ce soir, pour être sûr de ne pas vous entendre demain. Achevez donc.

—Oh j'achèverai et j'approche du terme. L'amant osait de comprendre ; pourtant il comprit. Il fut bientôt enlacé par les replis de sa passion, par ses caresses enivrantes, par ses promesses et ses emportements, qui ressemblaient à des remords. Dans le dernier baiser qu'elle prolongea au milieu des sanglots, elle lui répéta sa phrase :

—Un homme de moins et nous devenons parfaitement heureux !

IV

—L'amant était pauvre, sans naissance, sans avenir. L'amour se joignait la vanité d'être aimé ainsi jusqu'au crime, pour lui-même et sans le prestige de la position. Il s'échappa des bras de la sirène très-décidé à briser l'obstacle qui les séparait.

—Nous ne nous reverrons plus ! lui cria-t-elle d'une voix déchirante, en le quittant.

—A dater de ce jour, le mari ne sortit pas de son hôtel sans être suivi par le pauvre enfant, auquel la main tremblait, bien que le cœur fut d'acier. Il remettait chaque soir au lendemain le meurtre que chaque nuit il s'accusait de ne pas avoir commis encore. Sa vie était une fièvre continue.

Un soir, il avait suivi la marchesa dans plusieurs rues de Naples ; il paraissait soucieux et se cachait aussi.

—Il a quelques amours, pensait l'enfant, tant mieux, la mort lui sera plus cruelle.

—Que lui avait fait cet homme, à qui il voulait tant de mal ?

—Il le suivit encore assez résolument ; le marquis était seul, il prenait les rues isolées et marchait à l'aventure, comme un voleur ou comme un jaloux.

—Madame Dandolo, je vous quitte la place si nous ne partons pas sur-le-champ. Cet homme a l'avantage de posséder une voix qui berce. Je m'endors à présent, moi qui, depuis plus de trois semaines, ne me repose point. Je vais rentrer en vous souhaitant bon courage. Vous me raconterez demain la fin du roman. Je gage que votre silencieux aura trouvé un autre auprès de sa dame.

—Justement ! ce fut ce qui arriva.

—Je l'aurais parié ! Cette classe d'hommes n'est absolument pas bonne à autre chose.

—Oui, elle est bonne à faire des dupes ; elle est bonne à perdre l'existence entière du malheureux qui a la faiblesse d'aimer ainsi. Le marquis et celui qui le suivait arrivèrent sur la route du Pausilippe. Le jeune homme caressait le manche de son poignard, en se disant :

—“ Jo m'en vais en finir dans cinq minutes ! ” et n'en finissait pas.

Il tremblait et reculait devant le crime, car il était né bon, il était né honnête, cet infâme, dont les femmes et les événements se sont efforcés de faire un misérable !

L'accent de cet homme vibrait profondément ; il y avait en lui quelque chose de si étrange, de si mystérieusement intéressant, que, malgré la singularité de la position, malgré les longueurs interminables de cette histoire, que tant de digressions coupaient, aucun de ses auditeurs ne s'éloignait ; une curiosité presque passionnée les retenait auprès de lui, Madame Bresca seule hésitait ; une puissance plus forte que sa volonté l'attachait à cette place. Elle resta.

—Achevez donc, reprit-elle d'un ton qu'elle voulait rendre enjoué et qui n'était qu'impatient. Vous contez bien mal, mon cher seigneur, et vous nous faites des zigzags auxquels la patience d'un derviche ne résisterait pas.

—Le marquis se blottit près d'une porte, sur cette route du Pausilippe, continua-t-il comme s'il n'avait pas entendu : cette porte, percée au long mur d'un jardin, donnait entrée dans une de ces retraites délicieuses où l'amour se cache d'ordinaire, en ce pays où l'amour est tout.

« Le marquis attendit ; le jeune homme, pour qui l'occasion était si belle pourtant, attendit, aussi. Il se donna pour prétexte qu'il fallait bien savoir ce que le marquis attendait. Il ne le vit que trop.

« Au bout d'une heure, pendant laquelle le pauvre coupable ressentit tous les remords et tous les tourments de l'enfer, la porte s'ouvrit : un homme et une femme se montrèrent, regardèrent autour d'eux avec précaution.

« Le marquis et son ombre étaient cachés derrière une haie de laurier-rose, à une distance assez éloignée pour que le suivi ne devinât pas la présence du suivant.

« La lune brillait de tout son éclat. Il leur fut donc parfaitement aisé de reconnaître les nouveaux personnages. C'était la dame et un jeune prince napolitain, le plus beau, le plus aimé, le plus riche des seigneurs de la cour. Il la tenait dans ses bras et lui prodiguait les noms les plus tendres, en l'encourageant à le suivre.

« Elle ne se fit prier que pour la forme.

« —Viens, lui disait-il, ne crains rien, le carrosse est assez éloigné pour que nos gens ne nous voient pas sortir d'ici. Tu seras encore rentrée avant que ton jaloux te soupçonne, et rien ne peut troubler notre bonheur.

« —Bien-aimé, répondit-elle, je ne crains rien avec toi. D'ailleurs, qui sait ? bientôt nous serons libres, peut-être.

« —Libre ? et comment ?

« —Je l'ignore, j'en ai le présentiment ; Dieu doit à notre amour une union indissoluble et sacrée.

« Ah ! ma belle princesse, quelle joie serait la mienne alors !

« Comme il achevait ces mots, le marquis s'élança de la haie, le poignard levé en s'écriant :

« —Vous n'y êtes pas encore, infâme !

« Et il lui plongea son arme dans la poitrine.

Madame Dandolo senti le bras de la marquise frissonner sous le sien ; elle allait tomber, et baissa la tête sans rien dire.

—Voilà une triste histoire, répondit la comtesse, bien triste surtout pour un jour de carnaval. Je ne vois pas en quoi elle nous intéresse, monsieur.

—Je vous promets de vous le dire tout à l'heure, madame, et vous en conviendrez vous-même.

Aurore avait écouté ce récit avec une curiosité bien naturelle à son âge et avec les sentiments qui l'animaient. Elle oublia l'intérêt qu'elle avait de se cacher aux yeux de sa sœur, et demanda vivement :

—Eh bien, qu'arriva-t-il ensuite ?

Amarante la croyait au bras de son mari ; elle ne fit donc pas attention à ces paroles, si ce n'est pour en attendre impatientement la réponse.

—Il arriva que le jeune homme comprit tout, qu'il vit quelle femme il avait aimée, et quel crime il avait été sur le point de commettre, comme instrument du bonheur d'un autre.

« Incapable de maîtriser son premier mouvement, il se montra à son tour, au grand étonnement, et à la frayeur mortelle du marquis et de la marquise, restés en face l'un de l'autre, lorsque le prince était tombé. Tout cela eut la durée de l'éclair.

« —Ne craignez rien, monsieur le marquis, ne craignez rien d'un homme pour qui vous êtes sacré comme la vengeance. J'ai tout vu, mais votre secret est en sûreté dans mon cœur. Je vous plains et je vous vends, car j'ai beaucoup à réparer envers vous.

« Permettez-moi de vous rendre un éminent service. Si je suis ici, si plusieurs fois pendant votre marche vous vous êtes retourné, croyant entendre des pas derrière les vôtres, vous ne vous trompiez pas. J'étais attaché à vous suivre par l'ordre de cette femme qui a été ma maîtresse, et qui voulait employer ma main à vous assassiner, afin d'être libre et d'épouser ce malheureux, mort, victime comme nous deux, de ce monstre précoce.

« Voilà ce que j'avais à vous dire, monsieur ; maintenant, nous sommes quittes. Demain, je fuirai Naples, et nous ne nous reverrons jamais.

« En parlant ainsi, le jeune homme se retira sans même jeter un regard sur la femme qu'il avait tant aimée, et qu'il méprisait maintenant de toute la force de son amour.

Madame Bresca s'était insensiblement rapprochée d'une des arcades de marbre, et elle s'y tenait appuyée lorsque l'inconnu acheva ce singulier récit.

Nul ne prononça une parole. Tout à coup elle releva la tête.

—Vous oubliez quelque chose, monsieur, car moi aussi j'ai entendu parler de cette histoire. Ce Français était un aventurier, un homme sans famille et sans naissance, élevé au milieu des sauvages et venant on ne savait d'où. Il avait tous les vices d'une mauvaise nature non comprimés, et il est devenu un chevalier d'industrie dans toute la force du terme, courant les tripots, d'une réputation plus qu'équivoque pour l'honnêteté et chassé sans rémission des bons lieux où il avait l'audace de se présenter.

« On l'accuse de deux ou trois meurtres, de je ne sais combien de vols : c'est enfin un de ces scélérats que l'intrigue soutient, mais qui doivent tôt ou tard finir au pilori.

—Cela prouve qu'il a bien profité de ses premières leçons, répondit froidement le masque, et que son habile maîtresse n'avait pas perdu son temps.

« Cette histoire vous a intéressée, madame la comtesse, reprit-il en se retournant du côté d'Amarante : je vais, avec votre permission, vous en raconter une autre, et si vous voulez m'accorder un peu de patience, vous comprendrez à la fin le motif de tous ces récits qui vous semblent en cet instant insolites ou décousus.

« Je suis à Venise dans un but imminent : je poursuis une grande œuvre, et ce qui se passe ce soir est un acheminement vers la réussite. Vous y êtes intéressée, madame, vous et les vôtres, plus fortement que vous ne le supposez, je vous en réponds !

Madame Bresca se rapprocha, la scène allait changer ; elle espérait apprendre quelque scandale, quelque aventure dont sa malice naturelle pourrait se servir.

Ainsi que presque toutes les femmes d'une conduite blâmable, elle aimait à entendre mal parler des autres, par un travers d'esprit très-commun, elle se figurait que sa propre réputation y gagnerait, et qu'on s'occuperait moins d'elle en s'occupant de ses rivales : comme s'il n'y avait pas de place pour tout le monde dans la médisance, voire même dans la colonnie !

Madame Dandolo, dont la conscience tranquille ne craignait aucune révélation, resta, attirée par cette curiosité inexplicable dont elle ne se rendait pas même compte. Elle n'avait point remis son masque, on pouvait lire ses impressions sur sa belle et expressive physionomie.

— J'écoute, monsieur, dit-elle.

— Si vous voulez me suivre, madame, nous allons retourner en France, dans votre patrie.

— La vôtre aussi, monsieur, à ce que je puis croire, malgré la perfection de votre accent toscan.

— Qui vous le fait supposer alors ?

— Je ne sais : un pressentiment peut être ; peut-être aussi cette manière de prendre la place Saint-Marco de Venise pour la salle de l'Opéra de Paris, et de chercher à nous intriguer par ces histoires anonymes, en nous répétant qu'elles nous intéressent fort.

— Quoi qu'il en soit, nous voici à Versailles, par une belle journée d'hiver où l'on patine sur la pièce d'eau des Suisses. Nous rencontrons encore là un jeune homme déshérité de la fortune et des honneurs ; nous y rencontrons deux femmes ; deux belles et charmantes jeunes femmes, ajouta-t-il avec une expression qui semblait une caresse.

— C'était le même héros peut être ? demanda madame Bresca.

— Je ne nomme personne, madame, ou du moins personne à présent... nous verrons plus tard.

« Ainsi que le disait tout à l'heure madame Dandolo, on ne procède pas autrement à l'Opéra de Paris. Il faut amener le coup de théâtre.

Il reprit alors l'histoire telle que nous l'avons racontée en commençant ; il y ajouta mille circonstances imaginaires, mille appréciations controuvées qui firent monter le rouge au visage de la belle patricienne.

— Cette dame n'était ni cruelle, ni passionnée à la façon des Italiennes, ajouta-t-il ; elle était coquette, elle recevait des lettres, elle donnait des espérances, elle faisait presque des aveux, elle accueillait les demandes et les prières de ce pauvre jeune homme, jouet de ses habitudes de cour et de sa délicate légèreté d'esprit.

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

Toute personne qui s'abonne à ce journal pour un an ou plus, reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ces deux feuilletons.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRE »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRE ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Voleurs, Le Trésor de Strongsoy, Les Héritiers du Poignard ; et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, etc.
- 3.—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 4.—La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge ; La Demoiselle du Cinquième ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 6.—Les Meurtiers de l'Héritière ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Dramas de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous ne envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00, six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., EDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Oraig, Montréal.